

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

DESSINS DE DEMARE

BUREAUX : 48, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, PARIS

CLOVIS HUGUES



CLOVIS HUGUES

Clovis Hugues naquit à Ménerbes (Vaucluse), le 3 novembre 1851, d'un père qui exerce encore aujourd'hui le métier de meunier au village illustré par le jeune député de Marseille, et d'une mère généreuse et vaillante qui lui a inspiré de bonne heure l'amour du vrai, du juste et du beau.

Dès l'âge le plus tendre, son imagination ardente et exaltée le porta vers les sentiments religieux. Mais c'est surtout à Velleron où sa famille alla habiter peu après qu'ils s'affirmèrent de plus en plus sous l'influence du prêtre. Il l'exprime lui-même dans les vers suivants :

Plus tard, quand j'eus treize ans, je devins pâle et triste,
Je voulais à tous prix être séminariste,
Avoir comme un curé des souliers de satin,
Bouclés avec du cuivre, et parler en latin,
Et lire Dupanloup, et venger un peu Rome.
Je m'obstinais, étant un tout petit bonhomme
Fort têtu, fort gâté par le clergé vainqueur,
A troquer mon surplis de pauvre enfant de chœur
Contre le beau camail d'un chanoine au gros ventre.
Ma mère résistait ; mon père disait : — Diantre !
Les fillettes disaient : — Comme c'est malheureux !
Nous ne pourrons jamais l'avoir pour amoureux !
Et ma vocation n'avait pas l'air de plaire.
Mais je pleurais ; on dut me mettre au séminaire.

Malgré le peu de goût de ses parents pour l'éducation religieuse, ils durent le mettre au petit séminaire de Sainte-Garde où il fit ses classes en trois ans pour épargner de trop lourds sacrifices à sa famille de prolétaires.

Nos soldats tombaient sur les champs de bataille de Mentana. Le jeune Clovis Hugues, illuminé par un premier éclair de justice tint dans l'établissement quelques propos qui lui valurent l'admonestation de ses supérieurs. L'adolescent ne comprenait pas que le Pape sacrifiât des hommes à sa soif de domination monarchique. Tracassé par l'Eglise pour ce commencement de révolte, il s'évada de Sainte-Garde ; mais les prêtres le guettaient, ne voulant pas abandonner leur proie.

Il fut appelé à Marseille où le clergé, abusant de ses seize ans à peine accomplis, lui fit prendre la soutane et lui donna en échange de son sacrifice une place de professeur dans un pensionnat religieux. Dès l'âge de douze ans, il s'était adonné à la culture de la poésie. A quatorze ans, il avait écrit l'éternelle tragédie en cinq actes que tous les débutants ont écrite sous le titre de *Vercingétorix*.

LES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Au pensionnat, il fut plus que jamais repris par ses instincts poétiques. C'est alors qu'il lut Victor Hugo et qu'il eut l'éblouissement du véritable idéal. Les beaux vers firent naître en lui les bonnes idées : il devint républicain et libre-penseur. Au bout de trois mois, il quitta la soutane sans avoir jamais voulu consentir aux pratiques religieuses.

Ses parents étaient venus se fixer à Marseille lorsqu'il y était venu lui-même. Son père avait une modeste place dans une administration. Clovis Hugues vécut, par force, la douloureuse vie de la bohème artistique. Un jour, il lut dans le *Peuple*, organe républicain de Marseille, qu'on demandait un garçon de bureau dans l'administration de ce journal. Il se présenta et fut accepté.

Je collais quelque peu les bandes, je portais
Des paquets, j'allumais la lampe et je n'étais
Avec tout mon latin qu'un Ruy-Blas littéraire.

Gustave Naquet, rédacteur en chef du journal, devina son talent ; il lui fit rédiger quelques petits articles. Clovis Hugues avait alors dix-sept ans. La lutte électorale lui fournit l'occasion de se révéler comme orateur dans les réunions publiques.

Le 4 septembre matin, à la tête d'une poignée de démocrates, il proclama la déchéance de l'Empire sur la place de la Préfecture à Marseille ; quelques jours après, avec le fils d'Alphonse Esquiros, administrateur du département, il organisa la légion urbaine dont il fut nommé « Capitaine d'Etat-Major. » Le mouvement insurrectionnel du 31 octobre eut son contre-coup à Marseille. Les insurgés à la tête du jeune Clovis Hugues auquel ils avaient confié le drapeau rouge de l'Internationale des travailleurs, s'emparèrent de l'hôtel de ville. Aussitôt après, il demanda et obtint du général Cluseret la mobilisation immédiate de la légion urbaine. Mais l'insurrection était bientôt vaincue et M. Alphonse Gent succédant à M. Esquiros réorganisait la légion urbaine en faisant subir à M. Clovis Hugues l'honneur d'une dégradation qui était pour lui un titre de plus à la reconnaissance des socialistes.

Cependant, le 23 mars 1871, la vraie Commune était proclamée à Marseille. Clovis Hugues et ses amis s'emparèrent de la Préfecture. Dans les journaux révolutionnaires il défendit vaillamment les doctrines d'autonomie communale qui au 4 avril devaient être vaincues à Marseille. L'état de siège est proclamé. Toujours ardent dans la lutte, Clovis Hugues fonde successivement une dizaine de journaux qui tombent tous sous les coups du gouvernement de Versailles. Il n'eut pas un moment de répit jusqu'au jour où M. Espivent de La Villeboisnet le fit arrêter dans les bureaux de « *La Voix du peuple* » et transférer immédiatement au fort Saint-Nicolas. Jugé par un conseil de guerre, devant lequel il eut une attitude énergique et digne que les Marseillais n'ont pas oubliée, il fut condamné pour délit de presse à trois ans de prison et à six mille francs d'amende avec contrainte par corps. Les gendarmes lui ayant mis les menottes, il protesta avec violence, qualifiant les hommes de Versailles de *bandits* et de *misérables*. Il fut pour ce fait condamné en police correctionnelle à quinze jours de prison. Transféré à la prison Saint-Pierre, il y retrouva son ami Gaston Crémieux dont il fut le confident jusqu'à l'heure où la commission des grâces le laissa fusiller pour être agréable à M. le général Espivent de La Villeboisnet.

Redoutant la présence de Clovis Hugues dans les prisons de Marseille, le gouvernement le fit successivement transférer dans les prisons de Tarascon, Avignon, Lyon, Moulins et de Tours. C'est dans cette dernière prison qu'il purgea sa condamnation. Il fut retenu pendant un an encore, au moment où il allait être libéré, et paya de la sorte avec sa liberté l'amende qui lui avait été infligée.

L'affaire fit du bruit ; M. Bouchet à la tribune de l'Assemblée Nationale et M. Lockroy dans la presse défendirent M. Clovis Hugues dans lequel ce dernier saluait par avance : le poète du socialisme. Le prisonnier écrivit à cette occasion à M. le Maréchal de MacMahon une lettre dans laquelle il lui disait : « Vous m'avez fait condamner, parce que j'ai affirmé l'existence de la question sociale ; vous essayez maintenant de me prouver qu'elle n'existe pas, en me retenant en prison pour le crime de pauvreté. »

Clovis Hugues avait près de vingt-cinq ans lorsqu'il sortit de prison : pendant sa longue captivité, il avait constamment refusé de demander sa grâce.

Il revint à Marseille où il retrouva l'état de siège. Sans cesse sur la brèche, il se remit à le combattre dans les quelques petites pauvres feuilles que M. Espivent de La Villeboisnet

avait épargnées. Ces attaques renouvelées valurent quelques milliers de francs d'amende à l'une de ces feuilles.

L'état de siège supprimé, l'*Egalité*, journal de combat, reparut à Marseille. Clovis Hugues publia dans ce journal pendant huit mois une pièce de vers tous les jours sous le titre : la *Petite Muse*. C'est de ce moment que date sa véritable popularité dans le Midi.

Avec Alfred Naquet et Madier de Montjau qui depuis se sont ralliés à une politique contraire, Clovis Hugues inaugura la campagne intransigeante. Il quitta l'*Egalité*, pour prendre la rédaction en chef de la *Jeune République* où il publia sous le titre « *La Muse des dimanches* » une satire hebdomadaire qui obtint un succès énorme en consacrant la réputation de Clovis Hugues dans les milieux littéraires de Paris.

C'est à ce moment-là que Victor Hugo lui voua une affection toute paternelle qui ne s'est jamais démentie.

Ici une date tragique.

Dans une feuille hebdomadaire, l'*Aigle*, M. Auguste Daime, dit Désiré Mordant, rédacteur en chef de ce journal, attaqua violemment les femmes qui se mariaient civilement. C'était s'adresser à M. Clovis Hugues qui venait d'épouser en dehors de toute cérémonie religieuse, mademoiselle Jeanne Royannez, fille d'un vétéran du socialisme. Il releva les attaques de Daime ; celui-ci répondit par des railleries de mauvais goût ; mais la rencontre tant de fois sollicitée par M. Clovis Hugues ne devait avoir lieu que plus tard. Le 3 décembre 1877, MM. Clovis Hugues et Daime se rencontrèrent l'épée à la main dans les bois de Mazargues, à quelques kilomètres de Marseille. A la quatrième passe, M. Clovis Hugues porta un coup droit à son adversaire qui expirait quelques moments après. M. Clovis Hugues dut se réfugier en Italie. Essayant de salir sa réputation, quelques journaux bonapartistes l'accusèrent d'avoir manqué de loyauté sur le terrain. De Gènes, il écrivit au procureur de la République de Marseille qu'il viendrait se constituer prisonnier au jour et à l'heure fixés par la loi. Il tint parole, passa en cour d'assises, où il fut vaillamment défendu par son vieil ami M. de Pleuc, une des gloires du barreau de province. Le jury l'acquitta à l'unanimité.

Raspail venait de mourir, laissant à Marseille une circonscription vacante. Aussitôt le Comité central proposa la candidature à Clovis Hugues qui accepta. Des intrigues préfectorales le firent échouer avec une minorité de 100 voix (presque une victoire). Quelques mois après il fut nommé conseiller d'arrondissement du canton de Roquevaire.

Clovis Hugues vint se fixer à Paris et, après s'être lié d'une vive amitié avec ce pauvre André Gill, il publia diverses pièces dans la *Lune rousse*. Il collabora successivement au *Réveil social*, au *Mot d'Ordre* et à la *Vérité*, où il ressuscita la *Petite Muse*. Mais c'est surtout avec l'arme de la parole qu'il combattit le bon combat dans les grandes réunions populaires.

Aux dernières élections législatives, une majorité de mille voix vint de le nommer député de la deuxième circonscription de Marseille.

Clovis Hugues a accepté le programme socialiste du 4^e état : il s'est tout récemment imposé à l'attention de la Chambre dans un débat où il s'est révélé comme un orateur maître de sa parole, sur le terrain parlementaire.

En somme, M. Clovis Hugues est à la fois un artiste tendre et un révolutionnaire passionné.

On dit qu'il ne manque pas d'ennemis ; mais ces ennemis sont les premiers à reconnaître son talent et à rendre justice à sa probité politique.

Le jeune député de Marseille va publier ses poésies complètes, chez M. Alphonse Lemerre. Il fait partie depuis quelques jours de la rédaction de l'*Intransigeant* où il a repris ses publications poétiques.

L'art, le peuple et la République ont le droit d'être fiers de lui.

PIERRE ET PAUL.